



L'envie de Musées

Dès la fin du XIX^e siècle, à Aire, et au début du suivant, à Hossegor, des visionnaires ont cherché à constituer un fonds muséographique rassemblant « des objets spéciaux à la région ». Si ces tentatives n'ont finalement pas abouti, elles marquent à n'en pas douter les fondements d'une action de préservation qui se concrétise aujourd'hui à travers l'écomusée de la Grande-Lande. La démarche de ces pionniers, tels Michel Druhen et Pierre Toulgouat est à rapprocher de celle de l'ethnologue et photographe allemande Lotte Lucas-Beyer qui, dans les années 1930, fit un travail de terrain d'une valeur inestimable.

par Jean Tucoo-Chala

Jean Tucoo-Chala est conservateur territorial du patrimoine à l'écomusée de la Grande-Lande (Sabres), Parc naturel régional des Landes de Gascogne.

Si la fonction de conservation est fondamentale dans toute entreprise muséographique, il faut bien reconnaître que, comme d'autres institutions, les musées meurent aussi. C'est en faisant appel à la mémoire orale ou dans de discrètes relations écrites que sont évoquées les collections constituées dans les Landes, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, puis dispersées. Ainsi de 1870 à 1904, le musée diocésain d'Aire, aujourd'hui complètement oublié, rassemble des objets sur l'histoire du département des Landes, alors que, sur le terrain, des recherches comme celles de l'abbé Daugé prennent surtout en compte l'étude de la langue gasconne, puis, de 1937 à 1945, le musée forestier d'Hossegor fait œuvre novatrice en matière d'ethnologie landaise et de muséographie. Même si, aujourd'hui, la réalité physique de ces institutions s'est estompée, des traces ravivent notre mémoire.

Le musée diocésain d'Aire-sur-l'Adour : le sacré et le sauvage

Dans la petite revue catholique du diocèse d'Aire et de Dax du 9 février 1871, le Père Jean Labat, de la Société de Jésus, donne une description du « Musée du Grand Séminaire », intitulé aussi « Musée Central ». Il s'agit de collections déjà constituées depuis plusieurs années qui sont classées dans les rubriques suivantes : des éléments d'un petit cabinet géologique (minéraux, fossiles provenant du Frêche, de Laglorieuse, de Tartas et de Bastennes) ; des collections historiques, petite bibliothèque locale, rudiments d'archives, inscriptions dédicatoires gallo-romaines, romanes, gothiques ou modernes, sceaux de plusieurs évêques d'Aire, médailles, armes de l'âge de pierre, plans et cartes ; des objets d'archéologie religieuse (calice, lampe, débris d'amphores, sculptures romanes) ; un bréviaire de Dax du XIII^e siècle sur parchemin. ... >

Lotte Lucas-Beyer

Sore, maison avec auvent vue de face, hiver 1933.

Sore, 1933, maison en ruines.

Saucats, 1933, bergerie.



d. M. Ethnographie 08 II

Présentation permanente, en 1903 ou 1904, du musée d'Ethnographie et d'études coloniales de Bordeaux (aujourd'hui musée d'Ethnographie Bordeaux II). On peut penser qu'à la même époque, le musée d'Aire-sur-l'Adour exposait ses collections sur le même principe du cabinet de curiosités.

Mais, l'absence forcée « de toute allocation de fonds entraîne le rangement des collections dans des meubles peu convenables ». L'article se termine par l'espoir que la salle épiscopale, qui constitue le sanctuaire de ces antiques, soit complétée d'une aile pour abriter « notre musée central ». Monseigneur Epivent et l'abbé Pedegert participent à la souscription en faveur du musée diocésain. Dans le n° 24 du 13 juin 1874 de cette même revue, Joseph Dudon note les intéressantes vitrines placées d'un bout à l'autre du corridor situé en avant de la bibliothèque, au deuxième étage du grand séminaire. Il remarque le médaillon contenant des pièces d'argent d'origine gauloise trouvées à Orist, dans un champ.

Dans le n° 29 du 18 Juillet 1874, un autre texte explique la démarche qui fonde le musée diocésain : « Un appel fut adressé, il y a déjà quelque temps, aux divers diocèses pour les engager à former des Musées Centraux. Pour le diocèse d'Aire en particulier la chose était opportune. Placé sur le chemin des voyageurs et des pèlerins nombreux, à l'angle de trois ou quatre dé-

partements qui lui envoient des masses de visiteurs, au centre de ce Sud-Ouest, si riche en débris antédiluviens et de cette Novempopulanie si parsemée de souvenirs romains, si grandement tourmentée par les campements des Barbares, sans compter encore d'autres raisons, Aire devait avoir son modeste muséum. Des initiatives privées l'ont fait naître. Il est placé dans le grand Séminaire... »

Le terme « muséum » est riche de sens. Il fait précisément référence à la circulaire du 3 novembre 1792, envoyée par Roland, ministre de l'Intérieur, aux corps administratifs pour favoriser la conservation du patrimoine sous la forme de collections publiques : « [...] Différents objets qui auront mérité d'être conservés [...] ». « On jugera de ce qu'il paraîtroit convenable de classer dans le muséum ou dans la Bibliothèque Nationale... »

L'inventaire de 1889

En 1889, la *Revue archéologique* (3^e série, t. XIII, p. 275) dresse un inventaire des musées d'archéologie gallo-romaine. C'est Taillebois, secrétaire général de la Société de Borda, à Dax, qui donne les renseignements pour les musées du Sud-Ouest. La liste comporte quatre mentions : à Aire (Landes), le Musée épiscopal (histoire naturelle, antiquités), visible en demandant l'autorisation ; à Dax (Landes), le Musée municipal de Borda, fondé en 1879, le Musée du collège (histoire naturelle, quelques antiquités) ; et, à Mont-de-Marsan (Landes), le Musée municipal (collections préhistoriques, fossiles, minéraux, etc.) en formation. Ainsi le musée diocésain ou musée épiscopal est, à la fin du XIX^e siècle, un équipement culturel important. En 1891, à Auch, la *Revue de Gascogne*, dans son bulletin mensuel (t. XXXII) le décrit ainsi : « Nous ne quitterons pas Aire sans signaler aux archéologues le musée épiscopal du Grand Séminaire, qui contient quelques antiquités trouvées dans le pays et la collection du Docteur Léon Sorbets, dans laquelle on retrouve une foule de souvenirs gallo-romains recueillis à Aire et une admirable collection de faïences. » Cette collection avait déjà été décrite en 1883, dans le tome XXIV de la *Revue de Gascogne*. Elle est alors présentée comme « un musée privé contenant un millier d'objets (faïences rares) qui offrent un aliment inépuisable à la curiosité d'un amateur d'art ou d'histoire (haches celtiques en bronze, collection de céramiques, faïences de Samadet, sculpture sur bois relative au martyr de sainte Quitterie, médailles, mosaïques gallo-romaines de Saint-Cricq, poignards sénégalien[sic], peintures flamandes sur bois). »

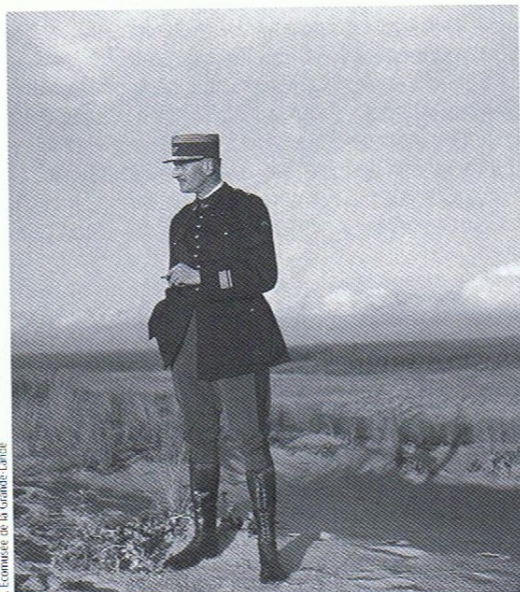
C'est vraisemblablement en 1904, au moment de la séparation de l'Église et de l'État, que ce musée a disparu et que les collections sont retombées dans le domaine privé.

Ces textes montrent que le musée diocésain est essentiellement à caractère historique, tourné vers

Autels votifs de *Sabianus* et *Sotericus* découverts à Aire-sur-l'Adour et probablement conservés dans les collections du musée diocésain d'Aire (Aire, par C. Daugé, coll. « Villes du Sud-Ouest », 1933).



d. coll. part.



C. Commerce de la Grande-Lande



C. E. M. de Niort

la préhistoire et l'antiquité. La présence d'objets exotiques, « poignards sénégalais », perpétue la tradition des cabinets de curiosités de la Renaissance française. La recherche de sources d'un passé pré-romain vient conforter le fondement d'une culture qui puise dans cette histoire prestigieuse sa propre qualité et sa légitimité. Les cultures annexes (Sénégal) ne sont là qu'à titre d'anecdote. Le « sauvage » rencontre alors le civilisé déjà sacré.

Le Musée forestier d'Hossegor : un projet original

Le 2 juin 1937, le conseil municipal de la commune de Seignosse décide de donner un hectare de terrain en bordure de la route du lac d'Hossegor à l'administration des Eaux et Forêts pour constituer un musée forestier. Ce projet, tout à fait original, a pour but de promouvoir des produits de la forêt landaise (poteaux de mine, poutres, parquets, carbonisation du bois, liège) dans un espace paysagé où seront remontés des exemplaires représentatifs des divers types d'habitations rurales du département des Landes. C'est cette volonté d'associer le développement économique et la conservation du patrimoine naturel et culturel qui donne à l'entreprise son caractère novateur.

À la fin du XIX^e siècle, il y a eu quelques tentatives pour constituer des collections ethnographiques. Ainsi, le 8 avril 1888, à l'occasion d'une correspondance avec Landrin, conservateur du Musée d'Ethnographie du Palais du Trocadéro, Félix Arnaudin reconnaît être « collectionneur, possédant des objets spéciaux à notre région ». Mais, avec le projet d'Hossegor, la démarche va prendre un caractère scientifique et interdisciplinaire pour l'ensemble boisé du territoire départemental.

C'est l'administration des Eaux et Forêts qui a l'initiative de cette réalisation. Au plan national, le directeur

Chaplain ordonne, le 21 avril 1937, la création « d'un Musée destiné à conserver les souvenirs des transformations dont la région landaise a été le théâtre, grâce à la fixation des dunes et au reboisement ». Le site du lac d'Hossegor est retenu car son implantation, à proximité de la Côte basque et des Pyrénées, assure une fréquentation touristique importante.

C'est aussi un endroit « à la mode », fréquenté par des peintres et des écrivains : le groupe d'Hossegor – Maurice Martin, Paul Margueritte, Jean Rameau... – qui se réunit à Capbreton dans la librairie de David Chabas. Enfin, 1938 est l'année du bicentenaire de la naissance de Brémontier¹.

À Dax, Michel Druhen, inspecteur principal des Eaux et Forêts, a la responsabilité scientifique et technique de ce projet auquel il donne le nom de « Musée Forestier landais de Seignosse-Hossegor », puis de « Musée Forestier d'Hossegor ». Dans un premier texte, rédigé en 1937, Druhen définit ainsi son propos : « Le musée est conçu pour servir les intérêts des résiniers, des propriétaires, des industriels, en somme les intérêts de tous les usagers du grand massif de pins maritimes qui couvre près d'un million d'hectares entre la Garonne et l'Adour [...]. Le musée est fait pour instruire le Landais en lui mettant sous les yeux, en une synthèse sobrement mais clairement expliquée, le tableau général de la production et des diverses activités forestières. Il est fait en outre, et nous dirons peut-être surtout, pour instruire le touriste, étranger au pays, de ce qui est notre grande forêt, de ce qu'elle produit, de l'emploi qui peut être fait de nos bois, de nos papiers, de nos colophanes, de nos essences, de nos lièges. En somme, nous concevons le musée forestier comme devant être un élément important de publicité en faveur de nos produits, comme une grande vitrine d'exposition ou ils seront mis en valeur. »

Gaston Chéreau et son fils Bernard, Paul Margueritte, Justin Rosny et Serge Barranx, en 1913, à Hossegor (Photographie tirée de *Gaston Chéreau, Romancier de la province française, 1872-1937*, Niort, 1987, et que nous reproduisons avec l'aimable autorisation du Service des Bibliothèques de la Communauté d'Agglomération de Niort).

« J'ai connu Gaston Chéreau à Hossegor, il a fait partie de cette colonie qui vécut là de beaux jours dont nous ne gardons plus, hélas ! que de chers souvenirs. » (Serge Barranx, romancier et critique gascon).

Ci dessus, à gauche : M. Michel Druhen en uniforme d'inspecteur des Eaux et Forêts, Capbreton, 1939. Photographie de Pierre Toulgout.

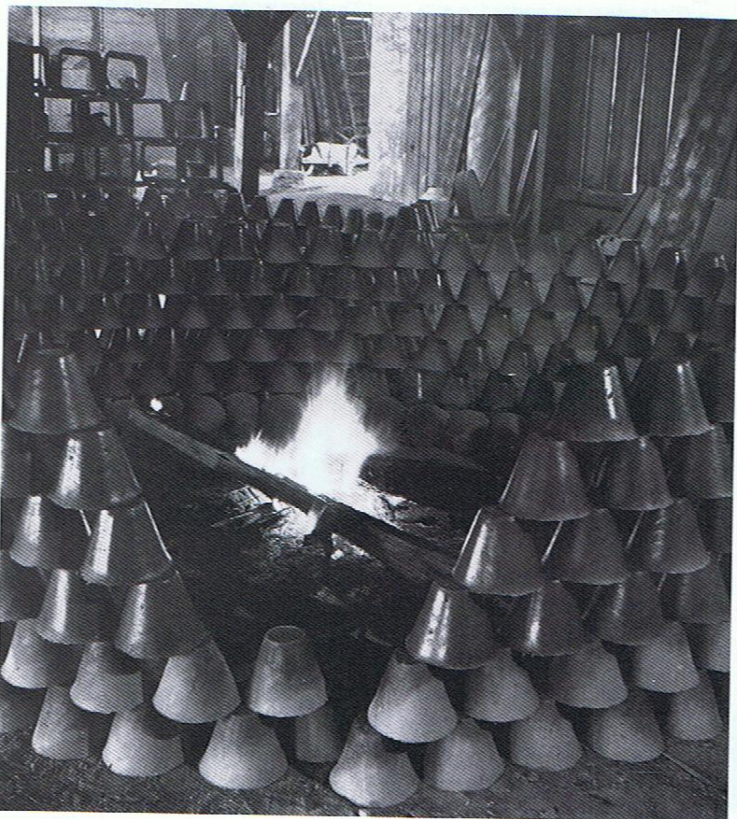
1. L'ingénieur Nicolas Brémontier (1783-1809) fut l'artisan de la stabilisation des dunes littorales de la côte Atlantique.



Le bâtiment (fin de la première tranche) conçu par Prunetti, à Hossegor. Photographie de Pierre Toulgouat.

d. Ecomusée de la Grande Lande

Atelier de fabrication de pots de résine, à Saint-Paul-les-Dax. Séchage des pots. Photographie de Pierre Toulgouat.



d. Ecomusée de la Grande Lande

M. Joseph Badet, sabotier à Castets, 1942. Photographie de Pierre Toulgouat.

L'architecte dacquois Prunetti dessine alors un bâtiment de « style landais » dont la première tranche (une grande salle d'exposition, une galerie technique, une bibliothèque, des bureaux) est édifée en 1938. Le reste de l'espace est traité en parc forestier avec arbutum, galerie de mine, lac, palombière et piste de ski sur aiguilles de pin. Ce dernier équipement était directement inspiré par une réalisation similaire à Arcachon.

L'école au service de l'ancien

Michel Druhen fait appel aux élèves du département pour constituer des collections. Il fait paraître, en 1938, un texte intitulé « Le musée forestier de Seignosse-Hossegor » dans le n° 729 du *Bulletin officiel de l'Instruction primaire* où il explique la dimension culturelle de son projet : « Le Musée ne serait pas complet s'il ne présentait également, à côté du tableau de la vie sociale, économique et industrielle d'aujourd'hui, le visage d' nos Landes d'autrefois. Il s'agit donc de reconstituer, dans le Musée forestier d'Hossegor, le cadre dans lequel vivaient nos arrières grands-parents ; du temps où la lande n'avait pas encore été remplacée par notre riche forêt. » Il demande donc aux enfants de retrouver les costumes des bergers, du métayer, ou des artisans, d'en collecter les outils et le mobilier. La liste se termine par cette observation : « Ne jetez rien, le vieux carnet de comptes faisant ressortir les anciens prix est intéressant. »

Cet appel va rencontrer un large succès et, en juillet 1943, une nouvelle circulaire, destinée aux membres de l'enseignement, précise le propos du Musée forestier. Le texte présente l'aboutissement de la réflexion esquissée dès 1937, il montre le lien étroit entre la valorisation économique et la sauvegarde du patrimoine : « Parmi toutes les matières comprises au programme du musée, une place de choix est réservée



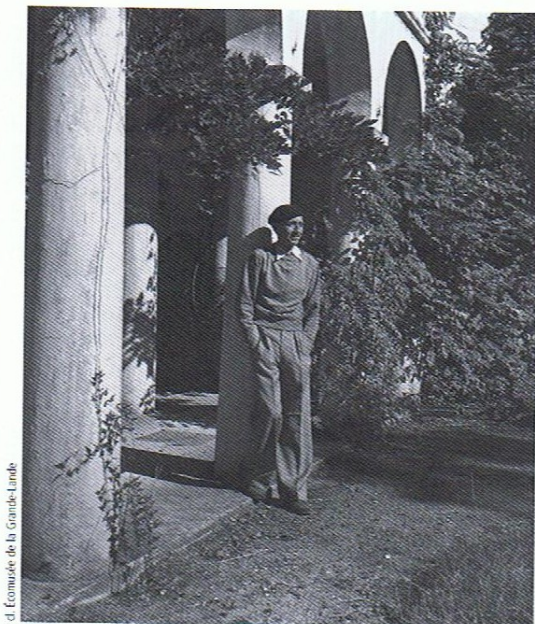
d. Ecomusée de la Grande Lande

vée aux présentations folkloriques. Ce sont elles, assurément, qui, avec le jardin zoologique, constitueront le principal attrait du musée pour le grand public. Il est en effet projeté de réédifier dans le parc les deux types d'habitation les plus caractéristiques de la région, une maison de Haute-lande à « estantad », et une maison de la région de Soustons, avec des poteaux de bois et des briques en feuilles de fougère. Les maisons seront démontées morceau par morceau sur leur emplacement actuel et remontées à Hossegor, ainsi que tout leur cortège de bergeries, granges, puits, poulaillers, etc. L'intérieur en sera meublé d'objets anciens qui nous sont parvenus grâce à la très précieuse collaboration que vous avez déjà bien voulue donner au musée en 1938, en les faisant rechercher par les enfants de votre école. Autour de ces maisons, seront reproduites les cultures à l'ancienne mode, telles que les vignes à vin de sable. Si ce déplacement de maisons a paru digne d'être réalisé malgré son prix élevé, c'est que les vieilles demeures paysannes sont les témoins les plus intéressants de la vie d'autrefois, et que leur fragilité, les nécessités de la vie moderne, souvent le peu d'estime qu'ont les propriétaires même, font qu'elles tendent à disparaître et que, dans cinquante ans ou cent ans, il n'en existera probablement plus d'intactes. » Cette dernière observation, toujours valable aujourd'hui, prouve la démarche prophétique propre à Michel Druhen.

Pour mener à bien une telle entreprise Michel Druhen s'entoure de plusieurs collaborateurs.

Conseillé par Georges-Henri Rivière, Pierre Toulgouat, photographe et folkloriste au Musée des Arts et Traditions populaires, part dans les Landes avec la consigne de réaliser à Hossegor un musée de plein air, à l'image des brillantes réalisations de l'Europe du Nord. Dès 1938, ce chercheur va parcourir la Grande-Lande grâce aux conseils d'un photographe de Castets, Émile Vignes, aux indications de Lotte Lucas-Beyer et d'un habitant de Lüe, Élie Ménaut qui avait bien connu Félix Arnaud. Systématiquement, Pierre Toulgouat recherchera les grands types d'architecture (maison des Anglais, maison de la Grande-Lande, maison du Marensin, bergerie courbe) qui serviront de modèle pour être transportés au Musée. Pierre Toulgouat réalise non seulement des recherches sur l'architecture mais constitue des archives photographiques, fait remplir des questionnaires, établit des fiches descriptives pour les objets de collection... À partir de 1943, un architecte envoyé par le Musée des Arts et Traditions populaires de Paris, Lesimple, fait équipe avec Pierre Toulgouat en dressant le relevé de maisons rurales.

Sur le site d'Hossegor, Metrich, architecte, surveille l'exécution des plans de Prunetti. Pierre Pascoat, homme d'une grande adresse, confectionne des maquettes du musée, celles des divers types de maisons et compose les titres des panneaux d'exposition en calli-



Pierre Toulgouat devant le péristyle de la villa *Les Chênes liège*, à Hossegor, en 1938 (?).



Villa *Les Chênes liège*, à Hossegor. Ensemble depuis le sud.

graphiant les textes. À Hossegor, il dirige l'équipe d'ouvriers qui entretient le site et les constructions.

Pierre Toulgouat, Pierre Pascoat et la famille Metrich vivent à Hossegor, dans la villa *Les Chênes liège*. Cette belle construction donnant sur le lac est alors la propriété de Grunebaum-Ballin, président de Section au Conseil d'État et parent de Léon Blum, qui séjourna également à Hossegor vers 1930. En 1943, Mme Falcou-Rivoire, fille du sculpteur Jean Falcou, professeur de dessin à la ville de Paris et licenciée en sciences naturelles occupe le poste de dessinatrice et réalise les gouaches des collections du musée (porte-chandelles, chenêts, poche à laine...). Ces personnes ont toutes constitué des collections, rassemblé des informations à une époque qui, très vite, s'avère difficile. ... >

Le musée dans la guerre

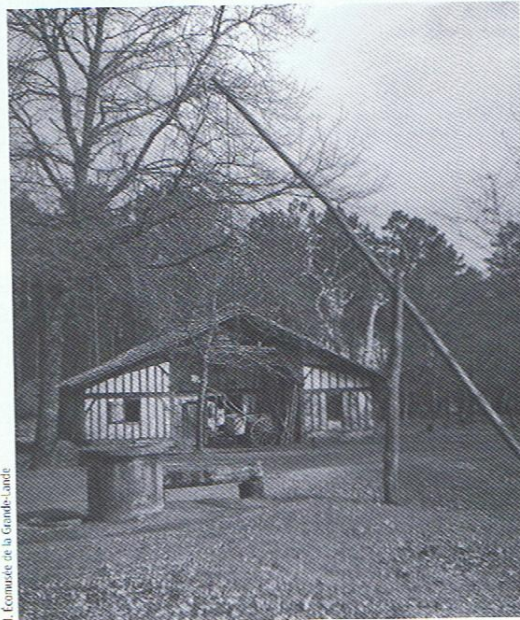
Avec les hostilités, les moyens financiers sont de plus en plus réduits. Les Allemands occupent le littoral et le musée devient un endroit dangereux. Le 22 mai 1942, les travaux de construction sont définitivement arrêtés et Metrich est licencié. En avril 1943, la garnison allemande d'Hossegor fait évacuer progressivement les villas proches de la mer et des équipes spécialisées installent des champs de mines tout le long de la côte. L'une d'entre elles est dissimulée dans le parc du musée. L'équipe quitte Hossegor et s'installe à Dax, au siège des Eaux et Forêts.

La décision de remonter des maisons rurales sur le site du musée est prise à cette époque, à partir des monographies que réalise Pierre Toulgouat et grâce aux nombreuses informations données par les élèves du département. C'est dans une de ces rédactions que Pierre Toulgouat « découvre » l'existence des bergeries courbes au cœur des petites landes de Roquefort. Le bâtiment avait déjà été observé dès 1931 par Lotte Lucas-Beyer, puisqu'elle en donne une reproduction sous la forme d'un dessin à la plume dans le premier tome de sa thèse, éditée en 1937. Cavailles, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, délégué du ministère des Beaux-Arts, apporte à cette opération de démontage et de remontage sa caution scientifique.

La fin du projet

En 1945, Michel Druhen tente de relancer l'intérêt de son administration pour le Musée forestier d'Hossegor. Dans un rapport daté du 27 janvier 1945, il présente l'historique du projet, son financement et ses objectifs ainsi définis : contribuer au relèvement

Maison à auvent, route d'Yzosse, 1938. Photographie de Pierre Toulgouat.



d'Écomusée de la Grande-Lande

du prestige national aux yeux de l'étranger en mettant en valeur une des plus belles réussites françaises du XIX^e siècle, servir de magasin d'exposition aux produits de la forêt landaise et, par conséquent, en accroître les débouchés, informer les populations régionales des progrès de la technique forestière et constituer le point de départ d'un mouvement régionaliste en servant de cadre à des évocations de la vie d'autrefois.

Mais en décembre 1946, l'administration des Eaux et Forêts renonce à l'achèvement du musée et refuse tout crédit d'entretien. Le 10 mai 1948, Michel Druhen dresse un nouveau bilan de la situation. Il insiste sur les dégradations que subissent les bâtiments et les collections. Il rappelle que la commune de Seignosse risque de reprendre possession du terrain qu'elle avait donné à l'État si la condition de constituer un musée n'est pas remplie. De fait, en 1949, le conseil municipal de Seignosse décide de louer le site à une œuvre sociale. Et, en juillet 1950, un bail de dix-huit ans est établi avec une association du Lot, l'association des Francs et Franches Camarades.

Cette organisation sera par la suite incapable de gérer le site, d'entretenir les bâtiments et de poursuivre l'œuvre entreprise. Aujourd'hui, c'est une colonie de vacances du ministère de l'Agriculture qui occupe le bâtiment conçu initialement à des fins éducatives. Certains éléments des collections ont disparu. Ainsi, dans la grande salle, un magnifique parquet de 360 m² a été « emprunté » après la guerre par un entrepreneur pour l'exposition internationale du bois à Amsterdam et n'a jamais été rendu. Le 30 septembre 1952, Mesuret, inspecteur régional des Musées à Toulouse, faisait adresser au Musée du Palais de Chaillot les collections les plus prestigieuses. Enfin, le 10 janvier 1973, le directeur régional de l'Office national des Forêts donnait son accord pour que les collections, restées à Hossegor à cette date, soient mises en dépôt à l'Écomusée de la Grande-Lande.

Ainsi, ce projet novateur, initié par l'administration des Eaux et Forêts n'a-t-il pu voir le jour. Et il faudra attendre 1969 pour que le sauvetage et le transfert d'une maison rurale soient, pour la première fois en France, enfin réalisés dans la Grande-Lande, grâce à la dynamique du Parc naturel régional des Landes de Gascogne.

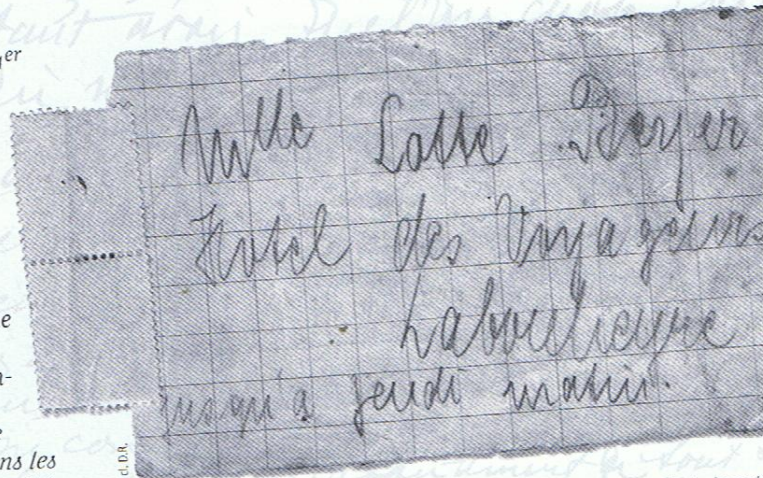
Sans vouloir raviver de vaines polémiques, il faut bien constater que Michel Druhen n'a pas été suivi par son administration qui avait pourtant investi 2 520 700 francs, de 1938 à 1944, dans le projet d'Hossegor. En France, il est toujours difficile de mener à bien un projet à l'extrémité d'une province lorsque le pouvoir central n'est pas coopératif. En la volonté clairement exprimée de promouvoir l'acte économique par le biais des Sciences de l'Homme et de la Nature s'avérait particulièrement audacieuse en 1937. Pourtant, le musée forestier sut mobiliser to

Cette double-page est consacrée aux recherches de Lotte Lucas-Beyer, étudiante allemande qui, de 1931 à 1933, enquêta dans le département des Landes pour le musée d'ethnographie d'Hambourg.

Mlle Lotte Beyer, Hôtel des voyageurs, à Labouheyre

Lotte Lucas est née le 1^{er} septembre 1902, à Leipzig où son père était libraire. Après des études dans cette ville, elle part à Hambourg en 1927 pour suivre l'enseignement de l'université. Elle s'inscrit en littérature, psychologie et langue française. Le 2 mai 1936, elle présente une étude intitulée *Der Waldbauer in den Landes der Gascogne (Le Paysan de la forêt dans les Landes de Gascogne)*, afin d'obtenir un doctorat. Ce travail s'intègre au séminaire de langue et de culture romane qu'anime le Professeur Fritz Krüger. Pour réaliser cette étude, Lotte Lucas va séjourner, par deux fois, dans les Landes. Au cours de l'été 1931, elle découvre le département et, pendant les trois mois de l'hiver 1932-1933, elle recolle des informations en faisant des enquêtes orales, du collectage d'objets pour le musée d'ethnographies d'Hambourg et en prenant des photographies.

La première partie de son travail est éditée à Hambourg en 1937, dans la revue *Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen*. En 1939, le deuxième chapitre paraît dans le troisième cahier de cette revue et Pierre Toulgouat, de passage à Paris, consulte cette étude chez Georges Henri Rivière. Très intéressé par le sujet qui recoupe ses propres préoccupations à Hossegor, il va écrire à Lotte Lucas-Beyer. C'est grâce à cette correspondance que nous pouvons mieux appréhender sa démarche.



Billet autographe de Lotte Lucas-Beyer écrit pendant l'été 1931 ou lors des trois mois de l'hiver 1932/1933. (Fonds d'archives Élie Menaut, Écomusée de la Grande-Lande)

Comme il est beau votre pays !

Dans une lettre datée du 15 juillet 1941, Lotte Lucas-Beyer explique en français à Pierre Toulgouat sa passion pour les Landes : « C'était un temps intéressant et joyeux pour moi. Tant d'amabilité, tant d'hospitalité, tant d'assistance pour

mes études, même chez ceux-ci qui ne comprenaient pas le sens de mon travail. » Elle donne le nom des ses informateurs : Richard, professeur d'allemand au collège de jeunes filles à Dax, un juge de paix de Roquefort, le curé de Luxey, un couple d'instituteurs à Tartas et la famille Lesbordes à Sabres.

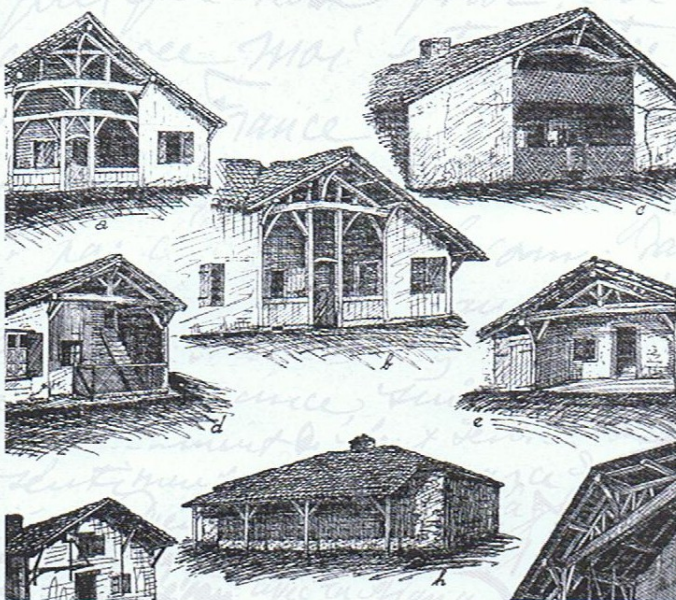


1. De passage à Labouheyre, elle cherche à rentrer en contact avec Élie Menaut. Mais celui-ci refuse de la recevoir. Dans un texte rédigé le 3 décembre 1944, et intitulé « Matériaux pour servir à l'histoire de Lûe sous l'Occupation », Élie Menaut explique sa position en reconnaissant la qualité du travail de l'enquêtrice. Cette réserve est peut-être celle d'un érudit local qui ne désire pas faire partager ses connaissances. « Résistant, je l'étais avant la lettre quand je refusais d'entrer en relation et de recevoir Mlle Lotte Beyer qui ne cherchait pourtant qu'à se documenter sur le folklore landais, auquel d'ailleurs elle a consacré diverses études. Mais j'estimais que le folklore comme la musique peut être un cheval de Troie. » (Fonds Élie Menaut, Écomusée de la Grande-Lande)

Façade est d'une maison à auvent située à Luxey, au lieu-dit « Giles », en 1933.

Lotte Lucas-Beyer était la correspondante de Marc Lesbordes, qui apprenait l'allemand dans un lycée bordelais. Elle se rendit à Sabres et à Trensacq pour faire la connaissance de sa famille. C'est ainsi qu'elle rencontra un cousin, Bernard Manciet. Celui-ci lui parla de la maison de Marquèze où il achetait le lait. Elle s'y rendit en 1931 : « Comme il est beau votre pays ! J'ai bien compris son charme, sa solitude, sa tristesse. C'était en 1931 que j'ai parcouru toute seule le chemin de Morcenx à Sabres, ça veut dire il n'y avait presque plus de chemin, j'ai suivi les traces des "bros" dans une forêt récemment brûlée, et ni oiseau ni autres bêtes m'ont consolée. Seulement très loin, le toit rouge d'une métairie m'a dit que le chemin était juste. »

Cette lettre est d'autant plus émouvante qu'elle a été écrite dans la chambre d'un hôpital de Hambourg. En effet, Lotte Lucas-Beyer vient d'accoucher d'un garçon qui a une semaine lorsqu'elle évoque ses souvenirs landais. Deux autres lettres (en novembre 1941 et le 25 février 1942) complètent cette correspondance. Elles sont principalement consacrées aux photographies de maisons rurales prises à Belhade, Sabres, Pissos, Sore, Roquefort, Magescq... La dernière lettre évoque aussi les collections d'objets ethnographiques collectés sur place. C'est ainsi que nous apprenons que le musée de Hamburg conserve



et Écomusée de la Grande-Lande

des échasses, des outils de gemmage, une vieille ruche, une presse à miel, une poche de berger avec des aiguilles, une flûte (fiñre)...

En 1944, la troisième partie de l'étude de Lotte Lucas-Beyer fut éditée dans *Volkstum Und Kultur der Romanen* et une courte préface de F. Krüger annonça la mort de l'auteur, le 11 janvier 1944, après « une douloureuse maladie ». Cette formule commode, employée par un professeur d'université qui adhérait pleinement aux théories du III^e Reich, masque peut-être la réalité catastrophique d'un pays en guerre. En 1991, R. Vossen, conservateur du *Hamburgisches museum für Volkerkunde*, me confirmait qu'il conservait les 325 négatifs de Lotte Lucas-Beyer. Mais à ce jour, il ne m'a pas été possible de retrouver son fils ni son mari.

La thèse de Lotte Lucas-Beyer, *Der waldbauer in den Landes der Gascogne, Haus, Arbeit und Familie*, est toujours inédite en France à l'exception des 26 premières pages que Pierre Toulgouat fit traduire en 1940 par Richard.

J.T.-C.

Les photographies de Lotte Lucas-Beyer sont tirées de sa thèse, publiée en trois volumes, de 1937 à 1944, sous le titre général *Der Waldbauer in den Landes der Gascogne, Haus, Arbeit und Familie* : 282 pages illustrées d'une carte des Landes, de 18 planches de dessins, dont l'avent de la maison de Marquèze et de 46 photographies. L'édition en trois volumes respecte la composition générale de l'ouvrage : *Wirtschaftsformen* en 1937, *Siedlung und Haus* en 1939 et *Leben in der Familie* en 1944. Les négatifs originaux sont conservés au *Hamburgisches Museum für Volkerkunde* (Hambourg).

Lotte Lucas-Beyer, *Volkstum und Kultur der Romanen* (XII, p. 274). En haut à gauche (a), la façade est de la maison de Marquèze.